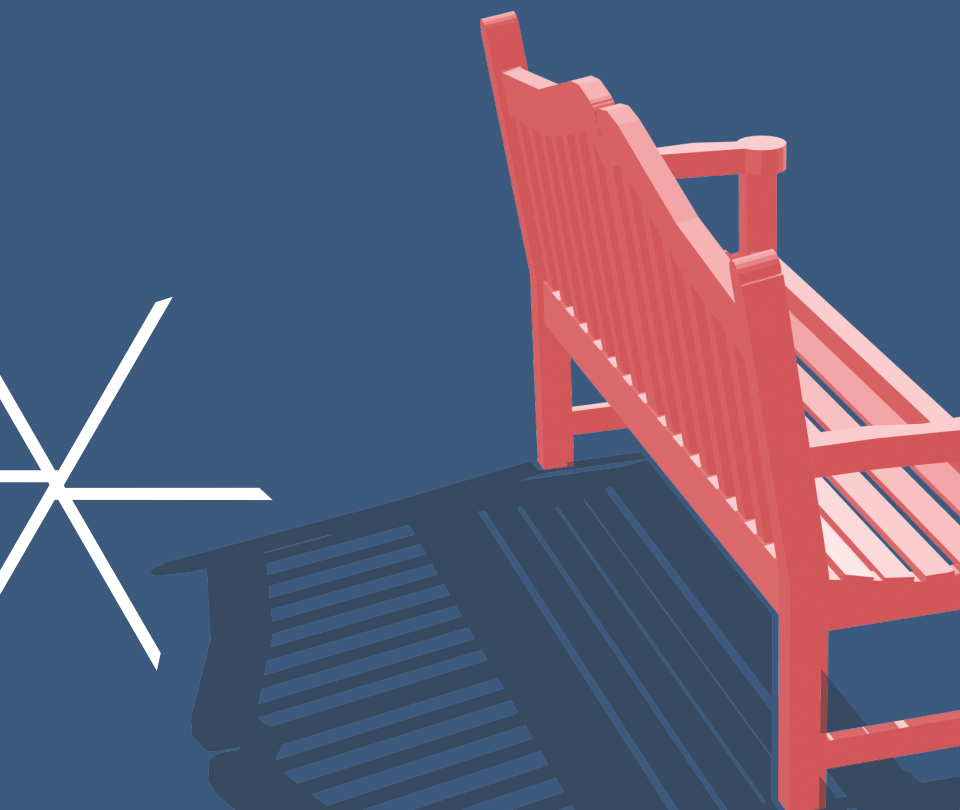


JOCELYN
LANOUE

STANKE

CLOCHARD



**JOCELYN
LANOUE**

CLOCHARD

STANKE
Une société de Québecor Média

*À tous ceux et à toutes celles qui,
pour une raison ou pour une autre,
se sont un jour retrouvés à vivre en marge de la société.*

PREMIÈRE PARTIE



Je ne vous aime pas beaucoup. Vous êtes tous plus vulgaires les uns que les autres. Votre âme est minuscule ; votre vulgarité, sans borne.

Comme ils me regardent de haut, je lâche parfois mon crayon :

— Ça va bien ce matin ?

Prendre la plus grande part possible du gâteau est votre devise.

Je leur fais mon plus beau sourire, question de leur faire comprendre que j'ai quelque chose qu'ils n'ont pas. Une fois, je me souviens, j'ai éclaté de rire devant l'air inquiet d'un type qui m'observait et il a fui en courant. En courant !

Puis je l'ai vue. Elle passe tous les jours entre huit heures et huit heures quinze, son sac d'école en bandoulière. Chaque fois, c'est immanquable, elle me regarde, les yeux pleins de questions. Je lui souris pour vrai, des réponses plein la tête, et je la suis du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse.



Mario, c'est mon pote. C'est toujours lui qui trouve à boire. Comment il fait ça, il n'a jamais voulu me le dire. Mais il trouve. Je lui fais lire mon texte :

... Quand vous votez, vous votez économie. Pour vous, la comptabilité passe avant le bon air, avant l'eau potable, avant votre prochain.

Il lit en marchant et approuve de la tête.

Votre vulgarité est sans borne.

— T'es inspiré, on dirait.

— Je suis en feu.

Mon ami sursaute ; il n'aime pas le feu. On s'installe au parc — on a notre banc juste à nous — et on déguste. Aujourd'hui, Mario a mis la main sur une bouteille de brandy. On se raconte des souvenirs. On se rappelle l'autre vie.

Puis j'écris encore un peu.



La bonté est un concept, c'est quelque chose qui semble abstrait pour la très grande majorité des gens. Je reste poli, je me dis que je n'ai rien à gagner si je m'emporte, mais des fois j'ai le goût de leur botter le derrière. C'est un de mes trucs pour sourire : je m'imagina en train de foutre mon pied au cul d'un quidam. Ça marche à tous les coups.

Malheureusement, les temps ont changé : aujourd'hui, je passe rarement une journée sans qu'on vienne me déloger. C'est même rendu qu'on me donne des amendes !

Un jour, j'ai dit à un policier qui sortait son carnet qu'il ne pouvait pas me donner d'amande, que j'étais allergique aux noix. Il n'a pas ri. Alors je les garde, les amendes, je m'en fais une collection que je montre à mon fan-club. Je parle de mes « réguliers ». Ceux qui m'écoutent quand je parle. Ceux qui me demandent même comment je vais. Et je vais toujours bien quand on me le demande, parce que c'est une question qui me fait tout à coup chaud au cœur.

Le plus dur, c'est les nuits, quand il fait froid.

Il n'y a pas si longtemps, je pouvais dormir sur mon banc jusqu'en octobre. Aujourd'hui, à cause de mon arthrite, je vais au centre d'hébergement. Mais ça, c'est une autre histoire.



Au centre, ce n'est pas que je sois difficile, mais ça ne sent vraiment pas la rose. Et quand je réussis enfin à m'endormir malgré les ronflements, il y en a toujours un pour péter les plombs, pour gueuler un coup, pour réveiller la planète.

Quand Mario est là, on dort dans des lits superposés, lui en haut, moi en bas. On se lance des blagues, on pète, on rote ; on passe le temps avant de s'endormir.

Le sommeil, c'est la meilleure partie de ma vie : je deviens riche. Jusqu'à ce que je me réveille.



Le béton me tue. J'ai beau mettre deux ou trois épaisseurs de carton, l'humidité entre par mes fesses et se propage jusqu'à mon sourire. Je prends alors ce qui se trouve dans mon gobelet et je vais m'acheter un café au McDo. C'est là que je trouve mes journaux. Je lis ce qui vaut la peine d'être lu – c'est-à-dire pas grand-chose – avant de les utiliser comme couvertures. Quand je suis chanceux, on n'a pas encore touché aux mots croisés. J'arrive presque toujours à les finir. Ce qui me manque, c'est un dictionnaire. J'en avais déjà trouvé un dans une poubelle, une édition des années quatre-vingt, mais je me le suis fait piquer quand je l'ai laissé avec mes trucs, sous le viaduc. Ce n'est pas grave, maintenant je passe le temps en écrivant : en plus d'écrire un article chaque semaine pour le *Journal des itinérants*, je suis devenu l'écrivain du quartier. Je suis connu, on me demande d'écrire des lettres et même parfois de la poésie. Je ne veux pas me vanter, mais je me débrouille.



Aujourd'hui, Mario et moi avons comme projet d'aller manger à la cantine du Pop. Il est pas mal, ce Pop, mais des fois, il y a trop de monde. Je n'aime pas trop le monde.

Comme il fait beau, on décide d'y aller à pied. J'aime bien marcher, même s'il faut que je reprenne souvent mon souffle. Mario est patient, il a toute la vie devant lui. Je lui donne raison et on s'arrête sous un abribus pour s'asseoir un peu. Comme d'habitude, le banc se libère dès notre arrivée. C'est un des avantages de la profession : on vit comme des VIP. D'ailleurs, je porte encore ma cravate, même si elle est décousue dans le bas.

C'est là, dans un abribus, qu'on a vu l'annonce.



Le problème, c'est Internet. Des ordi branchés, dans un parc, c'est pour les gens branchés. Ça se pavane avec une tablette électronique bien en vue, les souliers bien astiqués, puis ça s'assoit le plus loin possible de nous. Je pourrais toujours demander aux responsables du journal (le *Journal des itinérants*) de me laisser naviguer sur un de leurs ordinateurs, mais je déteste mendier des faveurs. De toute façon, je préfère le papier.

— Y a une adresse.

Mario me montre quelque chose du bout de son doigt. C'est écrit si petit que j'ai le réflexe d'ajuster

mes lunettes, même si je n'en ai plus depuis longtemps.
Il y a effectivement une adresse.

— J'ai pas de timbre...

— On peut y aller à pied.

Je regarde Mario. À pied ?

— Ça prendra des heures...

Mario me met la main sur la cuisse, qu'il tapote légèrement :

— On a tout notre temps...

Je l'aime bien, Mario. C'est vrai qu'on a tout le temps du monde. Qu'on est riches. Et j'ai le goût de le crier au connard qui tape sur son clavier à deux bancs de nous, l'air de se prendre pour un roi, mais je le prends plutôt en pitié.

Je regarde de nouveau l'annonce, celle qu'on a ramassée dans l'abribus :

Concours d'écriture : votre quartier est à la recherche d'histoires d'amour.

— Tu penses vraiment que j'ai des chances ?

— T'es le meilleur.

— Y a un problème.

Mario rigole :

— Le problème, c'est que tu t'en fais pour rien.

— Y a quand même un problème : je mets quoi, comme adresse de retour ?



Ce n'est pas drôle, vieillir. Aujourd'hui, je perdrais bien dix ou quinze ans. Pour ne plus redouter le moment où j'aurai à me relever. Me relever, c'est un peu l'histoire de ma vie. C'est pourquoi je reste assis aussi longtemps que je le peux.

Même si je l'ai vidé hier, je tente le coup encore : je pousse sur le long du tube, jusqu'à son extrémité. Avec un peu de chance, je réussirai peut-être à sortir encore un peu de pommade. J'appuie de toutes mes forces, mais aussitôt que j'enlève la pression d'un pouce, la crème analgésique refoule à l'intérieur du tube. Je laisse donc mes deux pouces le plus près possible de l'ouverture, j'appuie, et de l'index je récupère le peu qui daigne se présenter. Ce n'est pas grand-chose, mais je l'étends dans le bas de mon dos.



Il arrive que je déguste, au vrai sens du terme. C'est Luc qui m'a refilé le tuyau : je n'ai qu'à emprunter son nom et à me rendre au centre-ville. On paie comptant, dans une jolie enveloppe blanche. Tout ce que j'ai à faire, c'est goûter à différents produits, tous semblables mais de marques différentes, et remplir un questionnaire au fur et à mesure. Là, c'est la belle vie, je suis payé pour me nourrir.

Sur les questionnaires, c'est plus fort que moi, je corrige les fautes, puis je fais de mon mieux : un peu trop salé, consistance à chier, couleur appétissante...

Que des conneries. Mais je ne me plains pas : on me demande mon avis.



Mario vient tout juste de me rejoindre qu'on nous évacue. Deux clochards, ça devient un attroupement, et l'attroupement, c'est illégal. Avant de partir, je demande l'addition :

— C'est combien, aujourd'hui ?

Le policier fait son drôle :

— Aujourd'hui, c'est gratuit. Mais si tu te dépêches pas, je sors le carnet.

— Moi, je dis *vous* quand je parle à quelqu'un qui a l'âge de mon papa.

Il reprend :

— Monsieur, je vous prie de partir...

J'utilise mon truc du coup de pied au cul en pensée :

— Si vous me le demandez comme ça, je vois pas comment on pourrait refuser.

Je ramasse mes trois cartons, m'en fais une pile que je place sous un bras. De l'autre, j'attrape mon sac. Mario me fait un clin d'œil :

— Tu vois comme c'est facile de faire plaisir...



Merci, bon Dieu, l'hiver est terminé. Dans notre métier, la venue de l'hiver, c'est comme la rentrée scolaire pour les cancres. Et c'est encore plus vrai à mon âge.

Il y a quelques années, j'avais pu mettre la main sur une tenue de motoneigiste. Je me souviens, c'était le grand luxe : combinaison une pièce ultra-chaude, moelleuse à l'intérieur. Avec ça, je pouvais attendre jusqu'à la brunante avant de rentrer au bercail. Le seul inconvénient, c'était quand j'avais envie : je devais tout enlever.

Bien sûr, on a fini par me la piquer. Si jamais je remets un jour la main sur pareille occasion, je vais pisser dedans pour être sûr de la garder. Aujourd'hui, je n'ai rien de mieux à me mettre qu'un manteau court, ce qui n'est pas génial pour s'asseoir sur un banc gelé.

Mario, lui, a dégoté un vieux manteau de laine qui lui arrive aux chevilles. Je l'envie, c'est sûr. Quand je serai dans mon cercueil, c'est un manteau comme le sien que je veux porter, pour affronter l'éternel bien au chaud.

Cette nuit, malgré l'approche imminente du printemps, il est tombé plusieurs centimètres de neige. J'en profite pendant qu'elle est encore blanche et je me promène dans le quartier. Les voitures stationnées forment une chaîne de monticules le long du trottoir ; c'est très beau, on se croirait presque à la campagne.

Une femme déblaie la lunette arrière de sa voiture. Elle reçoit en pleine figure tout le monoxyde de carbone du moteur qu'elle laisse tourner pendant ce temps. J'ai envie de lui parler du cancer du poumon qui n'attend que ce genre d'occasions pour s'inviter,

mais comme je n'ai pas un air crédible pour la conversation, je me contente de hausser les épaules en passant près d'elle.

Dans ma prochaine vie, je veux me réincarner en voiture.



Ce soir, je voudrais rester sur le banc plus longtemps, mais mes rhumatismes me disent de rentrer. Je proteste, j'engueule même un piéton, jusqu'au moment où il se met à pleuvoir.

Y a des jours comme ça où je changerais volontiers de métier.

Évidemment, je suis tout trempé quand j'arrive au centre. Le journal *Métro*, je l'ai toujours dit, ça ne vaut pas grand-chose, surtout comme parapluie.

Du regard, je fais le tour de la pièce : je cherche Mario. Ça fait trois jours que je ne l'ai pas vu. Je m'informe, demande aux autres. Rien.

Je soupire, pose mes choses à côté d'un lit inoccupé, soupire encore.



Je revois passer mon étudiante, celle qui a un air interrogateur. Je l'imagine première de classe, toujours

à tout remettre en question, toujours à vouloir en apprendre davantage. J'ai le goût de lui dire que ça viendra bien assez vite, qu'il vaudrait mieux qu'elle prenne son temps. Mais elle est déjà passée.

Mario arrive bientôt, précédé d'un sourire moqueur :

— Ça va ?

Je lui laisse un bout de mes cartons pour qu'il s'assoye. Comme je n'ai pas répondu, il répète :

— Ça va ?

J'ai le goût de l'engueuler, de l'envoyer se faire foutre, je voudrais lui dire que je m'inquiétais à mort, mais je réponds que ça va on ne peut mieux, parce que c'est soudain vrai.

Il sourit davantage :

— On ne peut mieux ? Tu veux parier ?

Il y a anguille sous roche, je le sens bien :

— Crache le morceau.

— J'ai vu le grand Luc.

— Luc de mon fan-club ?

— Luc de ton fan-club. Il a reçu une lettre pour toi.

J'ouvre grand les yeux.

— T'as gagné ! Deuxième prix !

Là, je sens que mon expression en prend un coup. Mario rigole encore plus :

— T'as gagné, je te dis !



Au McDo, Mario prend le journal du quartier et tourne les pages rapidement jusqu'à ce que nos yeux tombent sur mon texte.

— Tu vois ?

Il le présente à la ronde en me montrant du doigt :

— C'est lui ! C'est lui qui a gagné ! Deuxième prix !

Mario le montre aux commis indifférents et commande deux cafés.

Je prends le journal et, encore incrédule, je lis l'article et relis mon texte parmi les trois qui ont été retenus. Mon nom, je n'en reviens pas, est écrit juste en dessous :

Serge Comtois, résidant du Plateau

Mario revient avec les deux cafés. Sa main fouille dans la poche intérieure de sa veste et en sort une flasque de cognac pour fêter l'événement :

— Tu vas finir par nous regarder de haut, si tu continues comme ça...



Dans le centre d'hébergement, je suis devenu une vedette. Mon texte, à la page dix-sept du journal, est affiché à l'entrée. On me tape dans le dos, on me taquine sur ma célébrité et, tout à coup, j'ai le goût de m'enfuir.

Mario met sa main sur mon épaule et calme tout le monde de sa grosse voix gentille.

« Je me place au centre du trottoir et je descends mon pantalon jusqu'aux genoux. Ce n'est pas très élégant, j'en suis conscient, mais comme prévu on passe à mes côtés comme si je n'existais pas. Je crie :

— Je suis invisible ! Invisible !

Mario vient me rejoindre, il baisse lui aussi son pantalon. Nous devenons tous les deux invisibles.

— Alors, convaincu ?

— On devrait songer à braquer une banque, avec notre superpouvoir... »

Serge Comtois, itinérant, a touché le fond, il cherche des moyens de se relever et désespère de revoir son fils. Avec ses fidèles collègues de travail, il traîne entre bancs publics et McDo avant de se décider à participer à un concours d'écriture qui changera sa vie, ou du moins son quotidien.



Jocelyn Lanouette est professeur de français au secteur des adultes. Détenteur d'un baccalauréat en études françaises, il a enseigné la photo pendant plus de vingt ans à l'Université de Montréal. En 2012, il publie son premier roman, *Les Doigts croisés*. Il habite à Melbourne, en Estrie.

